

des mots, incompréhensibles mais pas inconnus depuis le temps qu'on les entend répétés. C'est du latin. Une langue savante que seuls les curés connaissent. C'est que ces gens-là sont instruits⁹, pas comme nous-autres. Ça apporte une ambiance de mystère à la cérémonie. Ça renforce son caractère sacré, donc utile et bien réel à ce baptême. Sûr que l'Bon Dieu l'a entendu.

A un moment le prêtre a saisi un petit vase et a versé de son contenu, quelques gouttes, sur le front, les yeux, la bouche de l'enfant en prononçant des paroles en latin. Surprise par cette nouvelle agression particulièrement désagréable, la Jacquette, qui s'était pourtant calmée, se remet à brâiller¹⁰ de plus belle. Le prêtre, grand habitué des fonds baptismaux, ne s'en émeut pas pour autant. C'est même plutôt bon signe pour l'enfant à ce qu'il paraît. C'est qu'elle a du poumon, de la force à revendre. Et c'est tant mieux.

Encore quelques patenôtres, un «pater noster» récité en commun par tout le monde - on connaît ses prières en latin tout de même, encore qu'on ne sache pas vraiment ce que les paroles signifient - et la marraine recouvre chaudement la petite. La cérémonie est terminée.

C'est la Glaudine qui va être contente. C'est un soulagement. Car on est toujours inquiets, les parents, tant que le nouveau-né n'est pas baptisé. On s'en voudrait toute sa vie s'il mourait avant d'être passé sur les fonds baptismaux. Parce que dans ce cas-là d'après ce que dit le curé, il «errerait» - quel drôle de mot - pour l'éternité dans un lieu appelé «les limbes» et il ne rejoindrait jamais le paradis. Une âme en peine à jamais. En plus, il serait inhumé en dehors du cimetière de la paroisse, tout esseulé en terre non chrétienne. Terrible destinée pour un bébé innocent et énorme responsabilité morale pour les parents...

C'est pour cela qu'on n'a rien de plus pressé, la naissance à peine achevée, que de faire baptiser l'enfant.

Le Glaude suit le prêtre et le marguillier jusqu'à la sacristie. Là il règle les frais habituels. Tout a été prévu d'avance et il a les sols tout prêts. Le curé écrit dans son registre en présence du père tous les renseignements utiles pour qu'on se souvienne bien par la suite que la Jacquette a été baptisée ce quatorzième jour de janvier de cette année mil six cent seize en l'église Saint Jean-Baptiste de Fleurey-sur-Ouche. Voilà, c'est fini. Il n'y a plus qu'à s'en retourner.

Mais avant, la coutume veut que les parrain et marraine distribuent des friandises, des noix, des noisettes, quelques pommes et poires, quelques œufs, d'abord à l'enfant de chœur, puis à tous les marmots qui se sont rassemblés

devant l'église à l'appel d'on ne sait quel rumeur ténue, comme une volée de moineaux.

Quand elle sort de l'église, dans la sonnerie joyeuse des cloches, Jacquette est devenue un membre à part entière de la communauté paroissiale de Fleurey-sur-Ouche.

Bienvenue à toi petite fille.

Et la suite...

Que nous connaissions la suite de son histoire tient pour beaucoup à la chance. C'est même une sorte de miracle.

En effet, elle est une des rares enfants de ces années-là à avoir laissé des traces conséquentes dans les registres. On sait ainsi qu'elle échappa à tous les risques de l'enfance, et qu'arrivée sur ses 25-27 ans, tout comme il est dit dans les contes de fées, «elle rencontra le prince charmant, se maria et eut beaucoup d'enfants».

De fait, elle épousa le jeune Jean Rebillard, né vers 1621, donc son cadet de quelques années, un gars de Fleurey tout comme elle, et de même classe sociale, celle des laboureurs. L'idéal en quelque sorte.

On ignore par contre sa date officielle de mariage. L'acte n'en a pas été retrouvé. Mais, à se baser sur certains indices, je pense qu'il eut lieu soit en 1643, soit au début de 1644. En effet, à considérer les dates de naissance de ses premiers enfants, novembre 1644 et novembre 1645, on se dit que c'est un rythme de jeunes mariés, ça.

Pour ce qui est des enfants, on lui en connaît sept au moins, cinq garçons et deux filles.

On est certain pour trois d'entre eux (des garçons), qu'ils vécurent, se marièrent et eurent eux-mêmes une descendance. L'aînée quant à elle, se maria avec Claude Maillot mais on ignore tout de sa progéniture éventuelle. Peut-être le couple partit-il habiter Pont-de-Pany (côté paroisse de Sainte-Marie-sur-Ouche) ou Agey ou Sainte-Marie, régions de la vallée de l'Ouche d'où souvent descendaient à cette époque les rejetons de la famille Maillot.

Quant aux trois autres, on perd leur trace dès après leur baptême ce qui, bien sûr, n'est pas une preuve de décès, mais on sait que les curés ne notaient qu'épisodiquement les sépultures à cette époque, et jamais les décès des jeunes enfants. Alors quand même, existe une forte probabilité de décès en bas âge pour ces petits.

Quatre enfants bien vivants sur sept : beau résultat. Jacquette était là du bon côté de la norme de l'époque.

⁹ - En fait à cette époque, l'instruction des prêtres de villages est encore très inégale, parfois particulièrement lacunaire.

¹⁰ - Brâiller : Patois de Fleurey, avec un «â» prononcé bien gras : hurler.